

Média : Le Nouvel Observateur
Journaliste : Marie Lemonnier
Date de parution : 9 octobre 2014
Type : Hebdomadaire – Tirage : 505 593

ÉTHIQUE

“UNE SCHIZOPHRÉNIE MORALE”

*Le moine bouddhiste livre un vibrant “Plaidoyer pour les animaux”.
À ses yeux, celui qui n’est pas sensible à leur souffrance s’ampute
d’une partie de son humanité*

UN ENTRETIEN AVEC MATTHIEU RICARD

Le Nouvel Observateur L’an passé, vous publiez un « Plaidoyer pour l’altruisme » qui s’est vendu à plus de 120 000 exemplaires et qui a popularisé le concept de « bienveillance ». Aujourd’hui vous étendez votre requête à tous les êtres sensibles. Y songiez-vous à l’origine ?

Matthieu Ricard C’est en effet la suite logique et nécessaire. J’envisageais au départ de l’intégrer dans le premier ouvrage, mais la matière était trop vaste et j’avais déjà rédigé 900 pages. Le premier livre a donc servi à poser les bases, et celui-ci est une extension de l’altruisme. C’est également la suite du manifeste que j’avais signé il y a un an avec 23 intellectuels et qui a permis le vote en avril dernier par l’Assemblée de la reconnaissance symbolique de la qualité d’« êtres vivants doués de sensibilité » pour les animaux dans le Code civil. J’espère ainsi créer une prise de conscience. Car le point commun le plus frappant entre l’homme et l’animal est la capacité de ressentir la souffrance, désormais scientifiquement démontrée.

On reproche souvent aux défenseurs de la cause animale de mener un combat secondaire quand il y a tant à faire pour les humains. Que répondez-vous à cela ?

Ces arguments n’ont pas de sens. Il ne s’agit pas de ne s’occuper que des animaux, ou de tout mettre sur le même plan, ni d’animaliser l’homme ni d’humaniser



Biologiste de formation, **MATTHIEU RICARD**, 68 ans, vit dans le monastère de Shechen au Népal où il se consacre aux projets humanitaires de l’association Karuna-Shechen. Fils du philosophe Jean-François Revel avec qui il a écrit en 1997 le best-seller mondial « Le Moine et le Philosophe », il publie aujourd’hui « Plaidoyer pour les animaux. Vers une bienveillance pour tous », chez Alary Editions.

l’animal, mais de s’occuper aussi des animaux. Je mène 140 projets humanitaires à plein temps, ça ne m’empêche absolument pas de me préoccuper du sort des quelque 1,6 million d’autres espèces qui peuplent la planète. Ce que disait Lamartine était assez exact : « On n’a pas deux cœurs, l’un pour l’homme, l’autre pour l’animal... On a du cœur ou on n’en a pas. » Le bouddhisme estime que tous les êtres ont le droit fondamental d’exister et de ne pas souffrir. C’est une question de cohérence éthique. Dès le XIX^e siècle, Schopenhauer, lui-même inspiré par l’Inde et le bouddhisme, affirmait que « celui qui est cruel envers les animaux ne peut être un homme bon ».

Récemment, l’histoire du petit chat Oscar lancé contre un mur par un jeune homme qui avait filmé ses exploits et les avait mis en ligne sur YouTube a indigné la France...

Où, mais le même jour, en France, il y avait 500 000 animaux envoyés à l’abattoir après d’innombrables souffrances dont le sort n’a révolté personne... Nous sommes dans une schizophrénie morale. Tous les ans, 60 milliards d’animaux terrestres et 1 000 milliards d’animaux marins sont tués pour notre consommation. C’est une folie totale, qui plus est néfaste pour la faim dans le monde, préjudiciable au climat et même à la santé humaine. Et, au rythme actuel, notre style de vie causera la disparition de 30% de



toutes les espèces animales de la planète d'ici à 2050. Dans ce livre, vous attaquez tous azimuts : la surconsommation de viande, l'industrie alimentaire, la recherche scientifique, la corrida, le cirque, le zoo...

Mon propos dans ce livre n'est ni de condamner ni d'imposer aux gens ce qu'ils doivent faire ; c'est une supplique, je dis : « Essayez de ne pas détourner le regard et après, tirez-en vos propres conclusions, en votre âme et conscience. » Moi-même, quand j'étais enfant, mon père m'a emmené à la corrida. Il y avait de la musique, j'ai trouvé ça beau. Étais-je un psychopathe en herbe ou n'aurais-je pas réfléchi ? Au fond, je ne m'étais tout simplement pas mis à la place de l'autre. Or le taureau se fiche de l'art, il se bat par instinct de survie parce qu'il est coincé. Mais si vous laissez la porte ouverte à un bovidé, il s'en va. De même les animaux grégaires, comme les chevaux sauvages que j'ai encore vus au Tibet la semaine dernière, ne sont heureux que lorsqu'ils vivent ensemble. De quel droit ne devrions-nous pas respecter leurs aspirations à vivre ?

Doù vient ce sentiment bien ancré que nous sommes supérieurs aux animaux ?

En Occident, les reliquats de la pensée judéo-chrétienne sont extrêmement tenaces. Selon la vision dominante de la chrétienté, les animaux n'ont pas d'âme et ne sont sur terre que pour l'usage de l'homme. Dieu fit l'homme à son image et, dit la Bible, « choisit qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre ». Mais, comme le remarque l'écrivain Milan Kundera, « bien entendu, la Genèse a été composée par un homme et pas par un cheval ». Dans son livre « l'Histoire des rapports entre l'homme et l'animal », James Serpell, professeur d'éthique à l'université de Pennsylvanie, montre bien que les cultures primitives n'ont jamais considéré les animaux comme des êtres inférieurs, mais comme des égaux, voire des êtres supérieurs, différents de nous, mais capables de pensées et de sentiments analogues aux nôtres. En revanche, toutes les civilisations qui tiennent les animaux pour subalternes, sans âme, ne

Chaque jour en France, 500 000 animaux sont envoyés à l'abattoir pour notre consommation

ressentent pas la douleur ou créés pour nous, sont précisément celles qui les ont domestiqués. Parce que, quand vous tuez Blanchette, c'est quand même un petit meurtre que vous commettez et qu'on ne peut pas vivre tout le temps avec un sentiment de malaise mental...

Nous nous serions donc inventés des justifications morales à cette exploitation de l'animal ?

C'est le même processus de distanciation qui est à l'œuvre dans les conflits entre les hommes. On crée une distance physique (on tue avec des drones), ou morale, en disant que ce sont des gens inférieurs ou mauvais qui nuisent à l'humanité (les dictateurs sont décrits comme des vermines, des rats...). Dire que les animaux sont des êtres inférieurs, sans âme, insensibles ou que ce sont des automates comme l'avancait Descartes, tout cela permet de vivre à peu près en adéquation avec soi-même sans avoir à se dire : « Je suis un tueur. » Dans les tueries en masse, on diabolise les humains, on les rend anonymes, on leur donne un matricule. Les animaux, eux, deviennent des marchandises, des produits agricoles, des meubles, des machines à faire des saucisses... Autant de mots qui permettent de ne plus les percevoir comme des êtres sensibles, un peu comme moi.

A vos yeux, l'homme n'a-t-il tout de même pas des qualités, notamment intellectuelles, que ne possèdent pas les animaux ?

D'accord, mais ça ne vous donne pas le droit de tuer tout le monde. A ce moment-là, parmi les humains, il y a des idiots ; les plus intelligents peuvent-ils réduire les idiots en esclavage ? Et si d'aventure des extraterrestres plus intelligents que nous débarquaient sur notre planète et annonçaient que leur Dieu a créé les humains pour leur usage, qu'aurions-nous à leur répondre ? Et s'ils ajoutaient qu'ils nous trouvent si délicieux qu'ils ne peuvent pas s'en passer ? C'est ce qu'imagine Milan Kundera dans « l'Insoutenable Légereté de l'être ». La supériorité de l'homme est réelle sur certains plans. Pour aller à l'université, faire de la poésie ou jouer du Bach, on est beaucoup plus doués, c'est sûr. Mais le champion Michael Phelps ne nage jamais qu'à la vitesse de la carpe, et une carpe ce n'est pas un poisson très rapide. Le recordman du 200-mètres Usain Bolt court à la vitesse d'un chat ; le guépard fait mieux ! Moi je me perds dans Paris, alors que la barge rousse ne se perd pas une seconde quand elle migre sur 10 000 kilomètres. La supériorité, c'est tellement relatif à un point de vue égoïste. C'est évidemment extraordinaire, l'être humain, et on peut s'émerveiller de ce que l'on est. Ça ne nous donne pourtant aucun privilège d'instrumentaliser les autres : au contraire, faire cela déprécie cette nature humaine. Tous ceux qui ont parlé en faveur de la cause animale – Voltaire, Shaftesbury, Bentham, Mill et Shaw – étaient aussi les plus ardents avocats du respect des droits de l'homme. Il y a trois cents ans, on torturait les gens sur la place publique. En trois cents ans, nous en sommes venus au respect des droits de l'homme, de la femme, de l'enfant, avec l'abolition de l'esclavage et de la torture. L'étape suivante naturelle du progrès de la civilisation, ce sera le respect des animaux. Et ça commence par accorder un peu de compassion à l'autre.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE LEMONNIER

SOIR
CIS